

Prédication pour le dimanche 16 juin 2024

3^{ème} dimanche après Trinité

Luc 15. 11-32

Chers frères et sœurs en Christ tout, ou presque, a déjà été dit sur la parabole d'aujourd'hui.

Les commentaires sont innombrables et les accents portés divers, ce que montre déjà les titres qu'on lui a donné à travers l'histoire. Traditionnellement, on l'appelle "parabole du fils prodigue" c'est-à-dire qui dépense avec excès, sans compter, ou parabole "du fils perdu", en mettant l'accent sur ce cadet qui s'en va et qui dilapide son argent, avant de revenir à la maison. D'autres préfèrent comme titre : "la parabole des deux fils" mais on a également suggéré d'intituler notre parabole "le père miséricordieux" ou "le père admirable" voir même « du père prodigue ».

Nous allons la lire, à vous de voir quel titre vous préférez lui donner :

Il dit encore : Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : Mon père, donne-moi la part de la fortune qui doit me revenir. Et le père leur partagea son bien. Peu de jours après, le plus jeune fils rassembla tout ce qu'il avait et partit pour un pays lointain où il dissipa sa fortune en vivant dans la débauche. Lorsqu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à manquer de tout. Il se lia avec un des

habitants du pays, qui l'envoya dans ses champs faire paître les pourceaux. Il aurait bien désiré se rassasier des caroubes que mangeaient les pourceaux, mais personne ne lui en donnait. Rentré en lui-même, il se dit : Combien d'employés chez mon père ont du pain en abondance, et moi ici, je périclite à cause de la famine. Je me lèverai, j'irai vers mon père et lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi ; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes employés. Il se leva et alla vers son père. Comme il était encore loin, son père le vit et fut touché de compassion, il courut se jeter à son cou et l'embrassa. Le fils lui dit : Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Mais le père dit à ses serviteurs : Apportez vite la plus belle robe et mettez-la lui; mettez-lui une bague au doigt, et des sandales pour ses pieds. Amenez le veau gras, et tuez-le. Mangeons et réjouissons-nous; car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir. Or, le fils aîné était dans les champs. Lorsqu'il revint et s'approcha de la maison, il entendit de la musique et des danses. Il appela un des serviteurs et s'informa de ce qui se passait. Ce dernier lui dit : Ton frère est de retour, et parce qu'il lui a été rendu en bonne santé, ton père a tué le veau gras. Il se mit en colère et ne voulut pas entrer. Son père sortit pour l'y inviter. Alors il répondit à son père : Voici, il y a tant d'années que je te sers, jamais je n'ai désobéi à tes ordres, et à moi jamais tu n'as donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis. Mais quand ton fils que voilà est arrivé, celui qui a dévoré ton bien avec des prostituées, pour lui

tu as tué le veau gras ! Toi, mon enfant, lui dit le père, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi; mais il fallait bien se réjouir et s'égayer, car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé.

Il est évident, chers frères et sœurs en Christ qu'il n'y a rien que je puisse dire que vous n'avez pas déjà entendu et pourtant il est certain que ce texte peut encore nous questionner et peut-être même nous apporter quelque chose. Mais pour ça il faut commencer par essayer d'oublier tout ce que nous croyons savoir à son sujet, comme le fait que depuis toujours, on a assimilé le père de la parabole avec Dieu, comme c'est le cas ailleurs dans le Nouveau Testament.

Or, dans la parabole d'aujourd'hui, cette assimilation ne va pas du tout de soi, en effet, le cadet répète par 2 fois : "j'ai péché contre le ciel et envers toi". Le ciel, on le sait, désigne Dieu dans le langage de l'époque, le fils insiste donc et distingue le ciel et le père. Or, dès qu'on ne voit plus en lui l'image de Dieu, on se rend immédiatement compte que le père de cette parabole n'est pas admirable, mais un homme qui n'arrive pas à communiquer avec ses enfants, à entrer en relation avec eux.

Avez-vous remarqué qu'il ne parle jamais au cadet ? Il ne lui dit rien avant son départ ; il ne cherche pas à s'entretenir avec lui ou à le retenir. Quand son fils revient et lui adresse sa requête, il l'interrompt, il ne le laisse pas aller jusqu'au bout, il lui coupe la parole, il l'empêche d'exprimer ce qu'il a à dire. Le père arrête le

discours du cadet. Il l'habille, le pare, le nourrit et lui ferme la bouche.

Le père s'empare de la parole, et cette parole qu'il enlève à son fils et qu'il prend, il l'adresse aux serviteurs et non au cadet. Il ne parle pas à son fils, il parle de son fils à d'autres, en utilisant la troisième personne, en disposant de lui, en organisant ce qu'on doit faire de lui, sans se soucier de ce que son fils pense, éprouve, désire. Le cadet demandait d'être traité comme l'un des employés, le père ne le lui accorde pas, il le traite comme un élément de mobilier ou de décoration. Il ne lui fait même pas l'aumône d'une de ces paroles que reçoivent les domestiques. Le cadet se trouve, en quelque sorte, dépouillé de sa personnalité, réduit à l'état d'objet qui n'a d'autre rôle, d'autre fonction que de réjouir le père. Le père donne beaucoup à son cadet, mais il ne lui parle pas. À l'aîné, il parle, mais il ne lui donne rien, pas même un chevreau pour se réjouir avec ses amis et encore moins la compréhension et l'affection qui lui manquent visiblement. Le père récuse ses reproches, sans percevoir ce qu'ils ont de fondé, ni ce qu'a de blessant et d'injuste son attitude. Comment l'aîné n'éprouverait-il pas du ressentiment et de l'amertume de cette fête que son père organise sans l'en prévenir ni l'y convier, alors qu'ils vivent et travaillent ensemble ? Pas une seconde, le père ne se met en question ni avoue qu'il a eu tort. Il rabroue son aîné au lieu de l'écouter. Le cadet qui demande à être traité en serviteur est traité en objet, l'aîné qui voudrait qu'on le traite en fils est traité en serviteur. La parabole nous parle d'un double échec de communication, d'une double faillite dans la relation,

d'un père qui a perdu ses deux fils et de deux fils à qui il manque un père. Probablement que cet homme était plein de bonnes intentions et de compassion pour ses enfants et veut leur bien, mais il s'y prend mal. Il est malhabile, malheureux et malchanceux.

Pourtant, à bien des égards, il me semble plus facile de se reconnaître en lui que dans l'un ou l'autre des fils. Lequel d'entre nous n'a pas rencontré des difficultés de relations avec ses enfants ou avec ses proches ? Lequel d'entre nous n'a-t-il pas déjà été déchiré, voire torturé, par des tensions familiales qu'il ne sait pas gérer, ou des relations que sa bonne volonté maladroite envenime au lieu d'arranger ? Nous, nous débrouillons souvent mieux avec des étrangers, qu'avec ceux qui nous tiennent à cœur et que nous aimons. L'affection ne rend ni lucide, ni habile, ni objectif. Mais maintenant, que nous apporte la parabole quand on voit dans le père non pas l'image de Dieu, mais l'image de ce que nous sommes et de ce que nous vivons ? Sur quoi débouche-t-elle ? Quel message fait-elle entendre ? Ce n'est pas simple de répondre.

Si nous comparons cette parabole à d'autres, nous constatons qu'elle donne beaucoup de place et accorde une grande attention à la personnalité des différents acteurs. Elle parle de leurs réflexions, de leurs sentiments. Elle explique les motifs très pesés et calculés du cadet ; quand il se décide à retourner chez son père, ce n'est ni l'affection, ni le repentir qui le font revenir, mais la misère et la faim. Son retour n'a rien de désintéressé et ne s'apparente nullement à une conversion. Elle mentionne

l'émotion et le comportement du père quand son cadet revient. Elle souligne la colère de l'aîné.

La parole ne circule pas, les relations se nouent mal parce que chacun donne trop de place et d'importance à ce qu'il pense et à ce qu'il ressent. Nous constatons que lorsque le souci de soi prédomine et encombre, la parole se fige et nous immobilise.

Nous pouvons entrevoir une deuxième piste liée aux comportements du père avec chacun de ses enfants. Il semble que le cas du fils cadet montre que ce que l'on donne ne sert à rien, si, en même temps, on ne parle pas, si la parole ne vient pas accompagner le geste. À l'inverse, le cas du fils aîné montre qu'il ne sert à rien de parler, si en même temps on ne donne rien, si on ne se livre pas. Ce qui nous concerne, bien sûr, dans notre vie familiale, ecclésiale, sociale, mais surtout ce qui nous oriente vers Jésus qui à la fois parle et se donne, qui prêche, enseigne, explique et nous apporte vie et salut.

Enfin notre récit n'est pas, comme on le prétend souvent, une parabole de la grâce. À la différence de la parabole de la brebis perdues, il n'y a pas de joie finale. Il manque à notre parabole une conclusion, un aboutissement, ou une chute. Elle reste en suspens, elle n'aboutit pas. Le récit s'arrête, parce qu'on ne peut plus avancer, qu'il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre. La situation est bloquée, figée tant que ne se produira pas un événement, qui viendra faire changer les gens et bouger les choses. Pas d'issue possible si Dieu n'intervient pas, si le grand absent de la parabole n'y pénètre pas par une effraction qui brisera le cercle infernal. Ce qu'il faut, c'est l'émergence d'une

vie nouvelle, autre, celle du Royaume. A ce stade nous pouvons recevoir deux choses de cette parabole :

- D'abord une interpellation qui nous met en garde contre la tentation de confisquer la parole et le pouvoir, de nous donner trop d'importance, et avec les meilleures intentions du monde de nous conduire comme le père de la parabole qui ne sait ni accueillir ni écouter ceux qui l'entourent.
- Ensuite, une parole d'espérance qui nous dit que nos échecs, nos erreurs, nos impasses ne nous enferment pas définitivement.

La parabole ne se finit pas, et donc ne se ferme pas comme un piège d'où personne ne s'échappera. De même, ma vie reste ouverte à la venue de Celui qui fait toutes choses nouvelles. L'évangile nous annonce que rien n'est irrémédiable, parce que Dieu, alors même qu'il paraît absent, ne cesse de venir. Amen

Pasteure Danielle HAUSS BERTHELIN
Inspectrice ecclésiastique

Cantiques :

ARC 536 // ALL 36.22 Seigneur, tu cherches ...

ARC 626 // ALL 45.10 J'ai soif

Eléments liturgiques

(d'après A. Nouis, la galette et la cruche , tome 2)

Un père avait deux fils. L'aîné était économe et consciencieux.

Le cadet était insouciant et joyeux.

Un jour le second va voir le père et lui demande sa part d'héritage.

Il prend ce qui lui revient et part faire un grand voyage. Il dépense tout son argent en menant une vie facile.

L'aîné, lui, reste à la maison. Il travaille aux côtés de son père, il le sert fidèlement. Le soir il ne sort pas pour ne pas dépenser d'argent.

Les deux frères vont rencontrer la limite de leur attitude.

Pour le cadet, c'est le moment où, ayant épuisé son héritage, il est obligé d'accepter un travail infamant.

Il décide alors de retourner auprès de son père, de lui demander pardon et de rester à ses côtés comme un simple serviteur.

Pour l'aîné, c'est le moment où il voit son frère rentrer et où il comprend qu'il est accueilli à nouveau comme fils alors qu'il n'était plus rien. Il est en colère, il est malade de jalousie, il boude et refuse de rentrer chez son père.

Les deux frères se retrouveront-ils ? L'histoire ne le dit pas.

Il y en a un qui le veut de toutes ses forces, c'est le père.

Quand le cadet rentre à la maison, il l'attend, il l'accueille, il se réjouit et demande aux autres de se réjouir avec lui, il prépare une fête.

Quand l'aîné refuse de rentrer, il sort et va jusqu'à lui, il l'écoute, il le reconforte, il lui explique, il l'invite à participer à la fête. Le lieu de la réconciliation, il est là, c'est le repas que le père a préparé.

Parmi nous, certains ressemblent plutôt au frère aîné. Ils sont fidèles et consciencieux. Ils sont dans l'Eglise depuis toujours.

Ils y travaillent avec courage et persévérance.

D'autres ressemblent plus au frère cadet. Ils sont plus insouciantes et joyeux.

Parfois ils ont fait un long voyage avant de retrouver la maison du père.

Mais n'y a-t-il pas en chacun de nous un peu des deux frères ?

Comme le frère cadet lorsqu'il se retrouve dans un pays lointain, sans argent et sans amis... Comme le frère aîné lorsque chez lui, il se heurte à sa colère et à sa jalousie... Nous voulons Seigneur rentrer en nous-mêmes et écouter la vérité de notre vie.

Je vous invite à la prière :

Nous voici devant toi avec toutes les contradictions de nos choix et les limites de notre foi.

Nous voici devant toi tels que nous sommes, sans masque et sans maquillage.

Ton appel et ta grâce nous sont donnés...et pourtant bien souvent, nous nous comportons comme des enfants gâtés.

Nous croyons que nous méritons ce qu'il y a de bien et de beau en nous et autour de nous. Nous refusons de voir ta seule grâce dans les bénédictions de notre histoire. Nous préférons vivre comme nous l'entendons, plutôt que de lutter contre la tentation. Et pourtant, lorsque nous regardons en nous-mêmes, sans tricher, nous savons bien que notre vie est partagée, étriquée, fatiguée, courbée. Délivre-nous Seigneur !

Délivre-nous de la rébellion qui nous pousse à vivre loin de toi.

Délivre-nous des fascinations qui nous font courir derrière les chimères de notre monde.

Délivre-nous de la confusion qui nous fait croire que la liberté se trouve dans l'assouvissement de toutes nos envies.

Aie pitié de nous.

Annonce du pardon

Le père attend son fils. Quand il le voit, il est plein de compassion, il se précipite, il lui donne une bague, des chaussures. Il tue le veau gras et prépare un festin. L'enfant perdu retrouve son père : il ne sera pas serviteur, mais fils. (Luc 15 .1 182)

Dans l'Evangile, voilà comment Dieu nous attend.

Voilà comment il traite ceux qui se tournent vers lui.

Aujourd'hui encore Dieu est un Père qui attend, qui accueille, qui a compassion, et qui pardonne. Son attention est votre ancrage. Sa compassion est votre amarrage. Son pardon est votre héritage